

N I C O L A S   R O B I N

# Elle le mangerait

R O M A N

le  
Soir  
Venu

## **Également aux Éditions Le Soir venu**

*Margo a des problèmes d'argent*, Rufi Thorpe  
*Dans mes écouteurs*, Aurélie Delahaye  
*Les Étoiles du silence*, Jean-Marc Ceci  
*Un tango pour Doro*, Nathalie Longevial  
*L'Allégorie des truites arc-en-ciel*, Marie-Christine Chartier  
*Le Retour de l'oie blanche*, Mélissa Perron  
*Puisque l'eau monte*, Adélaïde Bon  
*La Branche argentine*, Carole Zalberg  
*Le Présage des oiseaux*, Myriam Chirousse  
*Je nettoie vos sols et ramasse vos silences*, Valentine Headway  
*C'était le printemps en hiver*, Eulàlia Comas  
*Le Garçon d'encre*, Marie-Christine Chartier  
*Renverser la nuit*, Laetitia Ayrès

## **Éditions Le Soir venu**

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : [www.editions-lesoirvenu.com](http://www.editions-lesoirvenu.com)

Mail : [info@lesoirvenu.com](mailto:info@lesoirvenu.com)

© Éditions Le Soir venu, une marque des Éditions Jouvence, 2026

ISBN : 978-2-940797-29-5

Charte graphique : François-Xavier Pavion

Couverture : Hokus Pokus

Photographie de couverture : plain picture/Cédric Roulliat

Correction : Carine Pintas et Pascal Bonnet

Mise en pages : Frank Pitel

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

*« L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas  
à quelqu'un qui n'en veut pas. »*

Jacques Lacan

*Érotomane : adjectif et nom*  
*Atteint d'érotomanie*

*Érotomanie : nom féminin*  
*Illusion délirante d'être aimé par quelqu'un*

Dictionnaire Larousse

La grande Frédé ne marche pas droit. Les gens qui la croisent sur le trottoir pensent qu'elle est saoule. Et c'est triste, une femme qui s'abandonne à la boisson, si jeune, en fin de journée, qui verra tôt ou tard la couperose attaquer ses joues et ses dents se déchausser. Pourtant, Frédérique n'est pas entre deux vins. Elle ne sait pas quelle direction prendre, alors elle va là où le vent la pousse. Ses jambes flageolent, son souffle est court. Il n'y a aucun banc pour s'asseoir le long du boulevard, ils ont tous été supprimés. Elle en veut à madame le maire et à ses adjoints. Dans son for intérieur, elle pense des choses inconvenantes et grossières. Les bancs publics permettaient de se reposer après une longue marche, de faire connaissance avec les passants, d'échanger des points de vue sur le monde, de se sentir exister. Si elle saisisait le cou de madame le maire, elle l'étranglerait.

Des feuilles d'arbres tombent et se répandent froissées sur le bitume. Frédérique relève la tête en reprenant sa respiration. Ses longs cheveux roux s'envolent au vent et lui mangent le visage. Elle les retient entre ses mains comme un paquet de linge sale. Au passage piéton, elle zigzague, sans prêter attention aux personnes qu'elle croise. Un homme ne cherche pas à l'éviter et la bouscule d'un coup d'épaule brutal. Frédérique en est toute retournée.

Elle voit cet abruti poursuivre son chemin sans s'excuser. Aucun embarras. Pas même un regret. Elle porte une main à sa clavicule pour la soulager. Au cœur de cette jungle urbaine, elle est scandalisée par ce comportement toxique, de domination et de mépris, envers une femme qui se promène sans intention belliqueuse. Encore un homme inquiet pour sa virilité. Encore un homme taraudé par la peur de ne pas pouvoir bander. La grande Frédé sent un frisson lui parcourir l'échine, comme si on lui avait injecté une dose d'indignation et de fureur. Qu'est-ce qu'il croit celui-là ? Qu'il va s'en tirer à bon compte ? À ne jamais protester, une femme banalise ce genre d'incivilités. Frédérique n'envisage pas de laisser filer cet abruti et projette d'en découdre avec lui. Elle le rejoint sur le trottoir et l'interpelle :

— Hé ! Vous, là-bas ! Vous pourriez dire pardon...

L'homme en question fait semblant de ne pas entendre et continue d'avancer. Frédérique se montre insistante.

— Hé ! Le mec à l'imper ! C'est à vous que je parle !

Il s'arrête net. Il se retourne vers cette grande rousse échelée. Son regard noir est menaçant, sa mâchoire serrée. On sent qu'il en a déjà croisé, des zinzins dans la rue qui ont quelque chose à revendiquer. D'un bloc, il lui lâche :

— T'as qu'à regarder où tu vas, connasse !

Frédérique le dévisage avec l'envie de lui péter les genoux à coups de burin. Il croit en imposer, le langage ordurier, affirmant son autorité sans complexe. Au fond de lui, il la maudit, parce qu'aussi grand soit-il, il reste plus

petit qu'elle. Frédérique l'a compris depuis belle lurette : les femmes grandes perturbent la logique des choses, l'ordre social, la loi du genre. On attend d'une femme qu'elle soit petite et fragile, entièrement malléable, qu'elle donne à l'homme des raisons valables d'exprimer son côté protecteur. Une femme grande déstabilise sa virilité. L'autre abruti continue de la défier du regard. Et comme si elle n'avait pas entendu la première fois, il répète :

— Connasse.

C'est la fois de trop. La pupille injectée de sang, elle se jette sur lui, avec toute la rage des femmes excédées par les masculinistes fielleux. Celui-ci la repousse d'un coup de pied latéral envoyé dans les côtes. Frédérique valdingue contre le présentoir d'un marchand de primeurs installé sur le trottoir. Elle gémit, mais ne compte pas fuir devant l'adversaire. Ce serait trop facile d'en rester là. Emportée par son élan, elle s'empare du premier fruit qu'elle trouve, pouvant servir d'arme contondante : une banane. Ce n'est pas meurtrier ni préjudiciable, mais ça tient bien dans la main. Déterminée comme jamais, la grande Frédé se rue vers ce bousculeur de femmes. Il l'esquive d'un revers du bras tendu comme un javelot, mais cette fois, elle réussit à s'agripper à son imperméable. Elle le frappe au niveau de la tempe et cherche à lui enfoncer la banane dans l'oreille. Il se débat, lui attrape un poignet puis l'autre, et les tord si fort que Frédérique s'agenouille en hurlant, le visage mortifié de douleur.

Un passant s'interpose dans la dispute. Un homme à la silhouette longiligne. Quelqu'un de plus courageux qu'un autre. Il saisit l'agresseur par le col de son imperméable. D'une voix claire et cassante, il affirme qu'il est intolérable de frapper une femme. Aucune explication n'est valable, ajoute-t-il en le pointant d'un doigt accusateur, il faut vraiment être un gros lâche.

— C'est elle qui a commencé. C'est une folle !

Les gens s'arrêtent sur le trottoir et vilipendent l'agresseur à leur tour. De toute façon, le marchand de primeurs l'a pris en flagrant délit. Il l'a vu donner un coup de pied à cette pauvre femme qui lui demandait seulement des excuses. Son procès est perdu d'avance, alors il ferait mieux de se taire. Le poids de la honte pèse sur ses épaules. Engoncé dans son imperméable, il n'ose plus protester. Une bagarre pourrait dégénérer, et finalement, tout le monde s'en mêlerait. Cet abruti ne pourra pas maîtriser la foule. Il ne doit son salut qu'à la fuite, faisant demi-tour sur ses bottines à talons, avant de s'engouffrer plus loin dans une bouche de métro.

Voilà Frédérique vengée. Elle se relève, aidée par le passant venu à son secours. Le ciel semble s'éclaircir lorsqu'il lui prend la main et la tire vers le haut.

— Merci, lâche-t-elle, essoufflée.

— Vous n'êtes pas blessée ?

— Non... enfin, je ne crois pas.

Elle évalue la taille de cet homme intrépide : un bon mètre quatre-vingt-cinq. C'est-à-dire la sienne. Il a le teint

hâlé et porte une veste en denim, ne craignant pas la fraîcheur de l'automne. Il la scrute derrière ses mèches longues tombant sur le front. Ses yeux sont cernés par trop de boulot ou de fêtes intempestives. Frédérique se sent toisée de la tête aux pieds, alors elle essuie son manteau en laine, sali durant l'altercation.

— Bon ben... je dois filer, dit-il.

— Comment puis-je vous remercier ?

— Pas la peine. C'est normal. Je suis désolé pour tous ces connards...

Elle pourrait lui proposer de boire un verre ou lui offrir à dîner. Exprimer sa gratitude en nourrissant un bon samaritain est courant dans nos sociétés. Pourtant, elle reste figée devant lui, sans dire un mot, tête baissée, les épaules tombantes. Et le beau brun s'en va comme il est venu. C'est idiot de laisser filer un homme qui vous veut du bien, qui vous protège et vous soutient, sans rien attendre en retour, un homme aussi concerné par les violences faites aux femmes. Frédérique regrette de ne pas l'avoir invité à s'installer dans un troquet, pour boire des bières à la mousse onctueuse et grignoter des pistaches. Depuis combien de temps un homme n'a-t-il pas pris soin d'elle ? Depuis combien de temps un homme ne s'est-il pas donné à elle ? Elle ne songe pas au sexe, mais à une main prise dans la rue, un geste tendre, un appel à retenir l'autre. La nostalgie laisse une larme s'échapper entre ses taches de rousseur.

Frédérique est une femme en vadrouille, livrée au hasard, à tous ces moments improvisés qui révolutionnent la vie d'une femme. À quoi bon rentrer chez elle ? Personne ne l'attend dans son deux-pièces. Le poisson rouge est mort et la plante verte aussi. Il s'en faudrait de peu qu'elle-même finisse la tête dans le four à gaz. Avant que ce beau brun aux valeurs féministes ne disparaisse définitivement de sa vie, elle décide de le suivre. Tous les hommes ne sont pas forcément ignobles. Lui, en particulier, peut la réconcilier avec la gent masculine.

Il ne lui faut que quelques minutes pour le talonner jusqu'à la station de tramway et sauter dans le dernier wagon. Comme en filature, elle l'observe à distance. Il est adossé à la barre de maintien, le regard perdu dans le vide. À quoi pense-t-il ? À leur rencontre inopinée ? Est-il sensible au charme des grandes rousses ? Elle reste debout, la tête courbée, son manteau en laine fermé jusqu'au cou. D'un coup d'œil à la dérobée, elle compte les femmes de sa taille, mais n'en repère aucune. Ou alors elles sont assises, afin de dissimuler leurs centimètres en trop. Si l'une d'elles pouvait se lever, si elle osait venir à sa rencontre, les deux femmes se prendraient les mains dans un grand moment d'émotion. Sœurs complices face à l'adversité, les larmes aux yeux, elles se diraient : « Ne t'inquiète pas, je suis comme toi. »

Depuis qu'elle est petite, Frédérique est grande. À l'école primaire, elle dépassait déjà tous ses camarades, ce

qui lui avait valu ce surnom de « la grande Frédé ». C'est moins grave que grande saucisse, lui répétait sa mère. Comment la définir au mieux et au plus vite, sinon par un seul adjectif. Mal à l'aise dans un corps malingre avec sa tête ronde penchée sur un cou de poulet, elle voulait disparaître. Les enfants la pointaient du doigt comme un phénomène de foire sur lequel ils tiraient à bout portant. Bécasse, girafe, asperge, elle eut droit à tous les surnoms.

Dans le tramway, Frédérique compte les hommes aussi grands qu'elle. Elle n'en trouve aucun, sauf son sauveur qui, lui, est occupé à scroller sur son téléphone. Est-il marié ? Serait-il prêt à sortir avec une femme de sa taille ? Est-ce qu'il a peur des grandes ? Ce fut toujours compliqué pour Frédérique, qui en a fait les frais dès ses jeux d'enfants, rêvant d'être la princesse qui saute dans les bras du chevalier. Cette affaire était périlleuse : personne ne voulait réceptionner la grande Frédé. Alors, elle ferait le dragon. La bête. Le monstre.

Embrumée dans la plaine de son esprit, Frédérique ne prête pas attention à cette femme qui se rue vers elle entre deux stations.

— Frédé ! C'est dingue de te croiser là !

Son sourire en tranche d'orange en dit long sur son enthousiasme. C'est une amie d'amie, plutôt une connaissance dont Frédérique a oublié le prénom. Elle le cherche tout en l'écoutant parler, car la fille du tramway est un vrai moulin à paroles.

— J'ai l'air crevée, non ? Parce qu'avec la petite qui braille tout le temps, c'est pas simple, mais bon, c'est la vie d'maman ! En fait, j'ai un mari formidable, il se lève toutes les nuits. Crois-moi, je ne regrette pas de lui avoir dit oui. Tu savais qu'on s'était mariés l'été dernier ?

Frédérique fait non de la tête, preuve qu'elle n'est pas vraiment une amie, sinon elle aurait été invitée. Elle cherche toujours le prénom de cette fille qui enchaîne :

— La demande en mariage de ouf ! T'aurais dû voir ça. Un genou à terre devant le lac des gorges du Verdon. On a fait le gosse là-bas. J'te raconte pas les mois de grossesse qui ont suivi. Oh, l'horreur ! Tu savais qu'une poussette, ça coûte une blinde ? Enfin là, j'ai repris le boulot après mon congé mat...

À part la féliciter d'avoir œuvré à l'accroissement du taux de natalité, Frédérique ne sait pas quoi ajouter. D'ailleurs, à bien l'écouter, la fille du tramway fait le bilan de ces derniers mois sans attendre de réponse. Elle ne cherche pas le dialogue, juste à captiver l'attention.

— On a bougé en banlieue, tu l'savais ? Bah oui ! Fallait s'agrandir. On a trouvé une maison. Avec jardin. Trois chambres, dont une aménagée sous les combles. Tout en poutres apparentes. Très romantique. Idéal pour lancer le deuxième.

Elle accompagne sa confidence d'un clin d'œil enjoué. Frédérique n'ose pas lui avouer que sa vie actuelle se résume à attendre le *Black Friday* pour s'offrir un nouvel aspirateur. Sans perdre de vue l'objet de sa filature, elle

fait semblant de s'intéresser à cette fille. Elle voudrait la faire taire ou lui crever un œil, partir en lui disant : « Tu me fais chier. » Elle pourrait commencer par lui demander son prénom, mais de toute façon, elle ne le retiendra pas. Cette fille fait partie d'un lot de meufs sur lequel elle a tiré un trait. Les mains dans les poches de son manteau, elle s'excuse, car elle n'a pas toute la soirée. D'un coup de menton, elle lui indique que c'est justement à la prochaine station que leurs chemins se séparent. Deux wagons plus loin, elle aperçoit le beau brun qui se prépare à descendre.

L'autre renchérit :

— En tout cas, ça m'a fait plaisir de te revoir !

Frédérique la remercie d'un sourire crispé. Elles ne sont pas sur la même longueur d'onde, mais peu importe, l'essentiel est de laisser une marque de politesse, aussi froide soit-elle.

Une fois le tramway arrêté, les gens s'écartent pour la laisser descendre. Le gong retentit et les portes se referment derrière elle avec un claquement sec. Sur le quai, elle cherche encore le prénom de cette fille. Ça lui reviendra peut-être en pleine nuit, lors d'une insomnie, dans son magma de doutes et de ténèbres. Frédérique dort mal en ce moment. Pas à cause de son enfant. Mais justement parce qu'elle n'en a pas.

Il est 19 heures passées lorsqu'elle arpente les ruelles qui regorgent de boutiques de mode et d'adresses gourmandes. Le beau brun marche quelques mètres devant. Sa silhouette

dans la nuit ressemble à celle d'un poète maudit. Gracile. Aérienne. Ses pas survolant presque le bitume. Frédérique avance, curieuse de savoir où il l'entraîne. À aucun moment, il ne s'est retourné. À aucun moment, il ne l'a remarquée. Au bout d'une impasse, des gens rassemblés en meute fument sur le trottoir. C'est l'adresse d'une galerie d'art où se déroule le vernissage d'une expo photo. Le beau brun est arrivé à destination. Il pénètre à l'intérieur, tandis que Frédérique observe le lieu à travers la vitre. Son enfance lui a laissé des réflexes de survie, trop confrontée au rejet des autres. On la croit timide ou sauvage, elle n'est que fille blessée, âme chiffonnée. La meilleure méthode pour affronter l'épreuve est de trouver un objectif concret. Elle va entrer à son tour, aborder cet homme mystérieux, et lui offrir un verre sans aucune arrière-pensée. C'est la moindre des choses pour remercier celui qui l'a sauvée.

Frédérique se faufile parmi les invités. Ses escarpins à talons plats lui évitent de paraître plus grande qu'elle ne l'est déjà. Elle marche à tâtons, entre des hommes aux chemises en velours surdimensionnées, des serveuses intérimaires portant des plateaux en argent, des femmes secouant leurs cheveux derrière les épaules. Et c'est après avoir reçu une crinière dorée en pleine face qu'elle recule d'un pas, se heurte à quelqu'un, et s'excuse machinalement. L'homme derrière elle ne lui en tient pas rigueur. Il n'y a aucune gêne ni aucune surprise dans son regard, comme s'il était tout à fait normal de se faire écraser les pieds dans ce genre de soirée. Il s'excuse également, car il

n'avait pas à s'approcher d'aussi près, mais c'est compliqué dans une galerie d'art, on est serrés les uns contre les autres. Frédérique est enchantée de tomber sur l'homme qu'elle suit depuis tout à l'heure. Et soudain, lui aussi la reconnaît. Il vient de s'entrechoquer avec la femme agressée devant le métro. Le monde est petit, dit-il, inexplicable et surprenant. Les deux préfèrent en rire, de ce petit rire de convenance qui facilite les rapports sociaux quand on vient de se marcher dessus. Et sans plus attendre, en guise de pardon, il lui glisse une flûte à champagne entre les mains. La soirée prend une nouvelle tournure pour la grande Frédé qui ne s'attendait pas à se faire draguer dans une soirée mondaine. Parce que le verre de champagne, c'est au-delà de la bière en matière de séduction. Elle devine cet homme dans une démarche d'éblouissement et de conquête. Il la fixe comme si elle était une créature magnifique méritant son portrait exposé dans cette galerie. Ses yeux sombres et vifs plissent quand il sourit, lui donnant un air sympathique et accessible. Tous les deux se font bousculer, si bien qu'à un moment donné, il se retrouve projeté contre elle, presque bouche contre bouche. Le choc est doux. Frédérique se rend compte que le parfum boisé de cet homme ne la laisse pas indifférente. Elle lui marche encore sur les pieds, s'excuse de nouveau.

— Rassurez-vous, répond-il, il y a plus grave dans la vie...

Effectivement, il y a plus grave dans la vie : la guerre, les virus, l'inflation, le réchauffement climatique. Compte

tenu des fléaux mondiaux, être collé-serré à un beau brun dans une galerie d'art est une joie. Comment s'appelle-t-il ? Peut-il deviner son lot de questions ? Dans quelle position s'endort-il le soir ? Et qui le console quand il broie du noir ? Frédérique aimerait l'entraîner vers une conversation intime puisqu'un rendez-vous amoureux s'improvise entre eux. Son utopie se dissout lorsque le beau brun intercepte une autre femme. Une blonde, petite et menue, les cheveux coupés au carré.

— Oh, Rebecca ! Viens que je te présente...

Elle ondule telle une anguille en eaux troubles, contour-nant des gens sans importance pour venir à sa rencontre. La démarche est souple, la mine radieuse, le pull en mohair asymétrique dévoilant une épaule dénudée. Frédérique se sent menacée, tellement cette perfection est rageante.

— Au fait, comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Frédérique... mais on m'appelle Frédé.

Il explique tout à la blonde : l'altercation dans la rue, la violence des coups, son acte de bravoure, les valse du hasard. Et Rebecca semble émerveillée. Mais qui est-elle ? Quel est son lien avec lui ? Est-ce qu'ils vivent ensemble ? Frédérique l'admet : Rebecca est magnifique, quand on aime le genre poupée de magazine. N'importe qui se retournerait sur son passage si elle sortait acheter un paquet de coquillettes à la supérette. Elle a les yeux pétillants, tout feu tout flamme. Son visage n'est pas écorné par la fatigue d'une dure journée à l'usine. C'est à croire

qu'elle n'a aucun problème de mec, de fric, de dégât des eaux.

— Rebecca est la photographe de l'exposition, précise-t-il.

— Ah...

Frédérique s'en fout. Les portraits en noir et blanc encadrés sur les murs n'avaient pas capté son attention. Elle devrait enchaîner avec quelques phrases toutes faites, même si elle n'y connaît rien en photographie. « Vous capturez bien les corps » fait toujours son petit effet. « Comment parvenez-vous à sublimer autant l'essence du féminin ? » est très apprécié. « C'est votre vérité ! » cloue plus d'une personne sur place. Elle préfère se taire et dévisager cette blonde parfaite, qui doit rouler cheveux au vent dans un bolide coupé sport en été.

— Elle a une gueule, cette fille, déclare le beau brun à la blonde. Tu devrais la photographeur.

Rebecca l'évalue, la soupèse, la désosse. Frédérique rougit. Aucune femme au monde ne devrait subir l'épreuve d'être jugée par un mannequin de pub pour shampooing colorant. Elle a l'impression de redevenir cette fillette devant qui la voisine s'étonnait : « Elle n'a que sept ans ? Elle en paraît dix ! » Parce que les adultes aussi lui rappelaient qu'elle était hors norme, que dans son cas, et seulement le sien, il fallait arrêter la soupe. « Et avec les dents chevalines, on dirait Jacques Brel », ajoutait la voisine. Ce qui n'aidait pas la grande Frédé à renforcer l'estime de soi.

— T'as raison, elle a quelque chose, cette fille...

Frédérique remercie la photographe pour le compliment, sans trop savoir ce qu'elle envisage. Elle se sent intimidée par son aplomb. Ses cheveux blonds ondulés effleurent ses épaules avec un effet de sortie de plage. Cette femme repousse les saisons et le temps. Elle fait des signes de la main aux copines qui passent, lève son verre devant les hommes qui la désirent, tutoie tout le monde et rit pour un rien. Lorsqu'elle touche le coude du beau brun, Frédérique a envie de lui transpercer le cœur avec une fourchette. Elle se montre suffisamment familière avec lui pour dégager les cheveux de son front et lui caresser la joue. Cette complicité flagrante aboutit en selfie. Et la grande Frédé assiste, impuissante, à ce déballage d'affection. Rebecca passe son bras autour des épaules du beau brun, colle son visage au sien, tourne la tête de trois quarts et entrouvre les lèvres. Assez, c'est assez. Frédérique rêve de fracasser la flûte à champagne et de lui planter un bout de verre dans la veine jugulaire.

Tout à coup, un homme survient derrière la photographe et lui met la main aux fesses. Elle sursaute, se retourne, l'embrasse sur la bouche. Frédérique la juge : un homme ne lui suffit pas, il lui en faut deux. L'individu est de taille moyenne, mal rasé, les épaules trop serrées dans une veste cintrée. Il claque une bise au beau brun, pas vraiment jaloux, puis se désole de n'avoir plus rien à boire. En tendant ses paumes vers le ciel, il réclame du champagne. S'il n'y a plus de bulles, autant rentrer à la maison pour retrouver les enfants. Le monde s'arrête pour Rebecca,

mais son aplomb ne vacille pas. D'une main, elle retient l'homme par la boutonnrière de sa chemise, de l'autre, elle claque des doigts pour attirer l'attention d'une serveuse. Qu'elle vienne en urgence avec de nouvelles bouteilles, il faut étancher la soif de celui qui semble être son mari. Le petit râblé l'enlace et lui fait des papouilles. Elle glousse. Plusieurs secondes s'écoulent pendant lesquelles Rebecca est coupée des autres. Tout son corps est mobilisé par cet homme aux mains possessives et baladeuses. Il n'accorde aucune attention à Frédérique, comme si elle était une chaise en plastique posée dans un coin de la pièce. Ni un bonsoir ni un hochement de tête. Il caresse l'épaule dénudée de sa femme et lui susurre des mots en italien. La grande Frédé se sent de trop, d'autant que le beau brun s'efface, n'osant plus engager la conversation, par timidité ou par confusion. Ses lèvres sont fines et serrées, sans aucun signe de crispation, mais retenant peut-être des mots troublants. Pour la première fois, elle remarque son front large, celui d'un homme cérébral, capable de détecter sa photogénie. Il a dit qu'elle avait une certaine gueule, mais une gueule de quoi ? Elle l'observe en silence comme on s'abandonne à un paysage bucolique. Elle le trouve tellement expressif, passant d'une introspection profonde à un sourire radieux. Entre une gorgée de champagne et un petit chou fourré à la ricotta, des images lubriques lui viennent : elle et lui, nus sur un matelas d'appoint, dans une maison de campagne abandonnée. Qu'est-ce qu'ils foutent avec leurs fringues d'automne dans cette soirée ? Elle cherche

à lui transmettre ses pensées par télépathie, mais il ne les reçoit pas. Penché sur la blonde, il lui chuchote quelque chose à l'oreille, un secret provoquant un élan de joie. Rebecca l'étreint en lui promettant de l'appeler demain. Le beau brun salue Frédérique d'un hochement de tête.

— Vous partez déjà ? demande-t-elle.

— Ouais... je bosse le soir. On m'attend ailleurs.

Et il repart comme il est venu, en se frayant un chemin dans la foule, laissant traîner derrière lui une légère essence de vétiver. Il disparaît, tel un félin derrière les steppes. De manière à peine visible, la grande Frédé fronce les sourcils. Elle est venue jusqu'ici et il ne s'est pas éternisé. Son échappée laisse un grand vide. Elle aurait voulu connaître son prénom, sa profession. Est-il mercenaire ou commissaire-priseur ? Aime-t-il s'endormir à la lueur d'une bougie ? Préfère-t-il les petites blondes ou les grandes rousses ? La curiosité est intense et lui chauffe le bas-ventre. Elle ne sait pas comment enquêter, tout en restant discrète.

— Il est vraiment gentil... votre ami, dit-elle à Rebecca.

— Gabriel ? C'est pas mon ami. C'est mon frère !

Dans sa main, Frédérique serre sa flûte à champagne en poussant un soupir de soulagement. Il s'agit donc de son frère. Comment a-t-elle pu ignorer leurs traits communs ? Elle pense que le charme est inné dans cette famille. À quoi ressemblent les parents ? Est-ce qu'ils regardent leurs enfants en se félicitant d'avoir bien travaillé ? Et maintenant, le prénom du beau brun résonne dans sa tête comme un inlassable refrain.

— J'aime beaucoup vos taches de rousseur, affirme la photographe, semblable à une poussière d'étoiles, vous êtes entre l'ombre et la lumière, la mélancolie et l'espièglerie, on dirait que vous portez les traces d'un automne sans fin.

Frédérique se demande si son frère pense la même chose, s'il la décrirait avec autant de poésie. Il a remarqué sa « gueule » en premier. Elle ne se représente pas en top model, mais elle ressent le besoin irréprensible de se rapprocher de Rebecca, d'entretenir de bonnes relations avec elle et, par son intermédiaire, de revoir Gabriel.

— Écoutez, si ça vous intéresse, je vous reçois pour un essai photo.

— Vraiment ?! Mais quand ?

— Après-demain.

Rebecca lui tend une carte professionnelle couleur ivoire où sont notées en doré ses coordonnées. C'est chez elle que se déroulera la séance.

— On se tutoie, Frédé, ça te va ?

Une heure plus tard, la pluie fine embrume le halo des réverbères. Frédérique rentre chez elle, les cheveux collés aux tempes et au front. Dans le hall de son immeuble, elle croise sa voisine vêtue de son uniforme bleu, les cheveux gris tressés, une main tirant sur la poignée télescopique de sa valise. Marie-Jo, soixante ans, hôtesse de l'air, en route pour un vol vers Bangkok. Son visage est marqué par trop d'expositions au soleil et de nuits en l'air. Sa bouche rouge et le noir autour des yeux lui confèrent un air de clown

triste. En général, avant chaque départ, elle frappe à la porte de Frédérique pour faire garder son chat, le nourrir, l'abreuver, et lui parler un peu. Marie-Jo n'est pas une amie, juste une voisine à qui elle rend service de temps en temps. Discrète, sans histoire, elle vit seule et ne souhaite pas changer ses habitudes. Elle porte toujours sur ses vêtements une odeur de cigarette mêlée de patchouli. Sa voix de fumeuse résonne devant les boîtes aux lettres.

— Ah, te voilà, toi ! J'ai frappé à ta porte, mais personne ne répond.

— Je me suis promenée, et puis...

— Bon, écoute, je pars au boulot, alors je te confie Rocco, t'as toujours mes clés ?

Frédérique acquiesce et s'adapte à la routine de l'hôtesse de l'air. Après vingt-quatre heures en Thaïlande, sa voisine sera de retour.

— Qu'est-ce que tu foutais dehors avec ce temps pourri ?

— Rien... j'avais besoin d'air.

— Oh toi, t'as rencontré un mec !

Frédérique ne sait pas comment lui présenter les événements de la soirée. Tout est allé très vite.

— Fais gaffe à toi ! Les hommes, c'est tous des cons.

Sur cette affirmation déclarée au présent de vérité générale, Marie-Jo tourne les talons. Frédérique ne lui connaît aucune relation, aucun ex. Personne ne va et vient chez sa voisine. Elle ne semble pas avoir d'ami ou d'amoureux, juste une mère dans les Vosges atteinte de la maladie

d'Alzheimer, à qui elle rend visite de temps en temps, mais qui ne la reconnaît plus. Dans le hall de l'immeuble, les bras ballants, Frédérique fait le bilan : elle a trente-cinq ans, les cheveux mouillés, quelques centimètres en trop et la peur de finir seule comme Marie-Jo.

En arrivant dans son appartement, elle frissonne à cause de l'humidité infiltrée sous son manteau. Vite, elle se déshabille dans l'entrée et laisse traîner ses vêtements au sol. Une douche chaude s'impose. Sous le jet, elle se félicite de cette virée nocturne, de s'être extériorisée dans une galerie d'art, d'être allée vers les autres et d'avoir noué contact. Son psy sera fier d'elle. Frédérique n'avait rien prévu ce soir, car elle ne fréquente plus grand monde. Elle est arrivée à un âge où, à la croisée des chemins, elle s'est débarrassée de toutes les amitiés toxiques. En particulier les copines qui ne parlent que de couches-culottes ou de petits pots pour bébés. Frédérique a appris à dire stop. Cultiver sa relation aux autres est devenu difficile avec les personnes en couple. Elles vous observent comme un zèbre dans le salon. Quelque chose qui ne cadre pas dans le décor. Une étrangeté. Elles ne vous considèrent pas comme le frère de Rebecca. Ce soir, il ne s'est pas contenté d'admirer les clichés en noir et blanc de sa sœur. Il a décelé la rousse incendiaire qui sommeille en elle.

La peau rougie par l'eau brûlante et les cheveux encore humides, Frédérique s'enroule sous la couette, court-vêtue d'un caleçon en coton. Comme toutes les nuits,

elle n'arrivera pas à trouver le sommeil tout de suite. Les yeux rivés à son téléphone, elle fait défiler des photos d'hommes sur une appli de rencontres. Elle aime observer leurs visages, leurs traits, les sentiments qu'ils expriment à travers leur regard. Elle les scrute. Elle ne s'arrête même pas sur un mec en particulier, elle aime juste dérouler le trombinoscope des hommes et les imaginer à sa disposition. Du bout des doigts, elle effleure la figure de ces inconnus. Après quelques minutes, l'intensité de la lumière bleue lui brûle la rétine. Elle éteint l'écran. Dans l'obscurité, elle rêve de parcourir les terres arides d'Andalousie en compagnie de Gabriel, sa robe collée à son dos en sueur, ses mollets caressés par le vent tiède. Lentement, elle plonge une main au fond de son caleçon. Son pouce prend appui au creux de l'aîne, les autres doigts glissent entre ses cuisses. Elle se caresse en imaginant ce beau brun allongé sur elle. Sauvage et excité. Transpirant de désir. Le corps de Gabriel est un souffle chaud andalou.